

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 12  
France . . . . . 16

S'adresser pour tout ce qui concerne  
l'administration et la rédaction  
à M. ERNEST PARENT.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUTS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement  
responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 15  
Hollande . . . . . 14

S'adresser pour tout ce qui concerne  
l'administration et la rédaction  
à M. ERNEST PARENT.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE  
DE LOUIS NICOU-BELLINGER,  
Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES — TRAITÉ A FORFAIT.

# UYLENSPIEGEL

## JOURNAL DES ÉBATS

### ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie étoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur  
vouloir et franc arbitre... En leur reigle n'estoit que cette clause:

FAI CE QUE VOULDRAS

parce que gens libres, bien nayz, bien instruitz, conversant en compai-  
gnies honnestes, ont par nature ung instinct et agillon qui toujours les  
pousse à faits vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur  
RABELAIS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême. Garsand je suis, du  
beau pays de Flandre, gai compagnon, bon cultivateur d'aventures, rimeur,  
peintre, sculpteur, musicien et noble homme, le tout ensemble. Et par  
le monde ainsi je me pratique, faisant choses belles et bonnes, et me  
gouissant de solitude à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

AVIS.

Les personnes qui prendront un abonnement d'une année  
à dater du 1<sup>er</sup> janvier prochain, recevront le journal gratis  
jusqu'à cette époque.

SOMMAIRE. — Revue littéraire : *Monsieur de Boisdyver*, par  
M. Champfleury. — Le dîner d'Uylenspiegel. — Bric à brac.  
Chronique dramatique. — Zigzags.

## REVUE LITTÉRAIRE.

*Monsieur de Boisdyver*, par M. CHAMPFLEURY.

Lorsqu'un poète, un littérateur, un artiste fait pousser  
des clameurs autour de son nom, qu'elles soient enthou-  
siastes ou ironiques, soyez persuadé qu'il a du talent.  
Il n'y a que la médiocrité que l'on discute avec calme ou  
qui passe inaperçue des critiques. Quelqu'un disait :  
— Plus un homme a d'ennemis, plus il a de valeur à  
mes yeux. Il y a certainement de l'exagération dans cette  
pensée, mais elle est très-logique au fond. Le talent  
des autres irrite les envieux, et les envieux sont bientôt  
des ennemis acharnés.

M. Champfleury, depuis quelques années, est le  
point de mire de toutes les ironies parisiennes. Il n'y a  
pas de mince critique qui n'ait essayé de mordre à sa  
réputation, qui n'ait voulu le démolir à grands coups  
de plume. Il a été en butte aux criailleries des impuis-  
sants; l'école des faiseurs de phrases, des littérateurs à  
la ligne, de la pléiade spirituelle et romantique, l'a

poursuivi de huées. On ne lui en voulait pas de faire  
des romans vrais, dont les caractères bien observés, la  
simplicité extrême étoient les antipodes des qualités re-  
quises depuis 1850 pour faire un chef-d'œuvre litté-  
raire. Mais on lui en voulait de ce que, cherchant la  
vérité, il désirait que tout le monde la cherchât comme  
lui. On le décriait parce qu'il avouait hautement pré-  
férer une pensée mal habillée à une belle phrase creuse.  
Comme, en disant ainsi, il malmenait la plupart des lit-  
térateurs parisiens, ceux-ci se sont mis à aboyer après  
ses chausses, comme une meute de roquets incapables de  
mordre et faisant beaucoup de bruit sans résultat.  
Entre autres injures que lui furent brutalement lancées  
à la face, je me souviens de celle-ci : — M. Champfleury  
écrit comme les Auvergnats parlent.

Certainement, le style de M. Champfleury n'a rien de  
commun avec le style prôné par les rhétoriciens; on ne  
peut dire qu'il soit élégant, nerveux, grandiose ou cou-  
lant. Il est ce qu'il est, naturel, simple jusqu'à la  
bonhomie, sans recherche d'effet, quelquefois naïf jus-  
qu'à friser la bêtise. Et c'est une des raisons qui empê-  
chaient les critiques français de bien déchiqueter ses  
œuvres : les princes du feuilleton se trouvaient quelque  
peu désorientés devant cette simplicité exempte de  
pédantisme, devant ces phrases empreintes seulement  
de sincérité. Les J. J. du lundi, habitués à trouver  
presque toujours les mêmes vices dans les œuvres dont  
ils rendaient compte, se grattaient la tête et se battaient  
les flancs pour donner une forme à leurs diatribes. Mais  
que dire, comment éreinter un homme si naturel, qui  
n'a ni l'esprit d'Alfred de Musset, ni la verve gasconne  
de Dumas, ni la phrase sonore et retentissante de  
Victor Hugo, ni l'harmonieuse allure d'Arthur de  
Vigny? L'embarras, très-grand, cessa quand on eût  
trouvé que M. Champfleury écrivait comme les Auver-

gnats parlent. On retourna cette critique dans tous les  
sens, on berna le réalisme, on tomba à bras raccourcis  
sur la vérité vraie en exaltant la fantaisie et le mensonge  
historique. Et il fut déclaré solennellement que  
M. Champfleury étoit un paysan puant l'ail, un litté-  
rateur de bas étage dont les romans étoient des crimes  
de lèse-gout, des bouffonneries, etc., etc.

M. Champfleury, à mon avis, méritait un meilleur  
accueil. La première faute commise par les critiques, a  
été de ne vouloir point l'admettre parmi les talents discuta-  
bles. S'ils avaient agi avec loyauté, ils auraient décou-  
vert chez cet Auvergnat littéraire des qualités bien rares  
et qui ont beaucoup d'affinité avec certaines qualités du  
grand Balzac. Il recherche la vérité, d'abord, et il me  
semble que sa seule persistance à demander à la nature  
l'ensemble et les détails de ses œuvres, aurait dû être  
admiree même par les partisans du faux, du clinquant,  
de l'oripeau. S'il ne s'étoit pas placé sous le drapeau du  
réalisme, on l'aurait discuté; mais sa courageuse initia-  
tive, les efforts qu'il a faits et qu'il fait encore pour ra-  
mener l'art vers la réalité, ont épouvanté ses adversaires.  
De là viennent la colère des uns, l'impuissante ironie  
des autres. Mais personne n'a pu empêcher sa réputa-  
tion de grandir; personne encore n'empêchera qu'il ne  
soit un des premiers romanciers modernes de la France.

*Monsieur de Boisdyver* est une étude de la vie de  
province, du prêtre de province surtout. L'auteur a dû  
se trouver bien souvent en contact avec ces hommes à  
ambitions mesquines, à distractions vaines, à rancunes  
étroites, pour les décrire comme il l'a fait. M. de Bois-  
dyver est le type du prêtre comme il devrait être; c'est  
une exception, réelle sans doute, mais très-rare. Les  
Ordinaire, les Commendeur, les Aubertin, les Cyprien  
sont des types d'une grande vérité. Des caractères bour-  
geois coudoient ces types et les complètent : les demoi-

selles Loche, M. et madame Périchon, madame le Pelletier et sa fille sont des figures étudiées avec conscience et rendues avec un bonheur rare. Suzanne le Pelletier, surtout, est décrite aussi bien que l'eût pu faire Balzac lui-même.

Comme dans tous les romans de M. Champfleury, la trame sur laquelle il a brodé ces charmants détails est très-simple, trop simple peut-être; son amour pour la vérité et pour l'étude des caractères est peut-être poussé un peu trop loin. L'intérêt du drame s'en ressent: il languit dans plusieurs endroits. La crainte de tomber dans les romans d'action, de décrire des événements plutôt que des caractères, conduit M. Champfleury jusque hors de son sujet. Ainsi l'on pourrait, sans que ces coupures nuisent à l'action du roman, détacher de *Monsieur de Boisdhuyver* trois chapitres complets. Je sais que ces trois chapitres ont été écrits pour montrer l'évêque de Dayeux, le principal personnage du livre, dans des circonstances difficiles et ainsi mieux dessiner son caractère; mais ces trois chapitres auraient dû être cousus aux autres par des ramifications quelque ténues qu'elles fussent. C'est, à mon avis, une faute grave, qui jette du trouble dans l'œuvre et en fait un tout formé de morceaux qui n'ont ensemble aucune affinité réelle. Ces trois chapitres sont charmants; mais ils devraient faire partie d'une œuvre traitant un autre sujet: — De la tyrannie religieuse au village, par exemple.

Le sujet principal de cette étude de mœurs est l'amour de Cyprien, un jeune prêtre, secrétaire de M. de Boisdhuyver, pour Suzanne le Pelletier. Cet amour est fort bien développé, et l'auteur amène d'une manière parfaite le dénouement de cet affection profane. Suzanne a un second amoureux, le plus intéressant de tous ces personnages: c'est Joussetin, le modeste employé, l'homme d'abnégation. Lorsque Suzanne a succombé, est déshonorée, c'est Joussetin qui la sauve, en se laissant proclamer son séducteur, et, plus tard, en l'épousant. Cette générosité, quoique poussée un peu loin, est très-vraie et extrêmement touchante. Elle me paraît bien autrement émouvante qu'un coup de poignard dans le dos, ou une bague empoisonnée sucée avec frénésie au cinquième acte d'un drame échevelé.

Je le répète, le grand défaut de ce roman, c'est le manque d'ensemble. Tous les détails en sont bien traités, étudiés avec soin, sans pédantisme, sans effort. Mais ils ne font l'effet de plusieurs études entourées d'un même cadre ou peintes sur une seule toile, un peu au hasard, sans préméditation: *Monsieur de Boisdhuyver*, en un mot, manque d'art. Une œuvre, en littérature, comme en peinture, doit former un tout complet. Il faut que tout, dans le livre comme dans le tableau, concoure à une action commune. Sans quoi, on peut avoir pour résultat plusieurs bonnes études de caractère ou de paysage, mais point un roman ou un tableau.

*Monsieur de Boisdhuyver* ne sera lu avec plaisir que par ceux qui cherchent dans un livre autre chose qu'un plaisir momentané. A ceux qui veulent seulement s'amuser, je recommanderai la lecture des œuvres de M. M. Dumas, père, Paul Féval, de Montépin, etc.

E. PITTORE.

## LE DINER D'UYLENSPIEGEL.

Il est un fait que personne ne songe à constater, c'est que depuis plusieurs séries d'années, l'esprit belge est dans une de ces phases de faiblesse et d'anémie qui mènent droit à l'anéantissement. La langue elle-même est astreinte à des effets de cette crise, et c'est à peine si les savants français qui ont daigné s'occuper de nous en passant, ont pu en découvrir quelques vestiges; une fois et savez-vous, voilà les deux seules locutions qui survivent, et qui forment aujourd'hui le fond de la langue belge. Il suffit pour s'en convaincre de lire les remarquables relations sur la Belgique écrites par les éminents publicistes français qui ont bien voulu se déranger pour venir étudier le Belge sur le vif. Quant à l'esprit belge, il va sans dire que ces écrivains n'en ont plus découvert nulle part la plus faible trace: pas même un fossile complètement disparu.

Or, ce n'est pas avec une fois combiné avec savez-vous, qu'un peuple aussi sujet à être visité par les Français, peut satisfaire aux exigences de la civilisation.

Il est temps de restaurer la langue belge et de régénérer l'esprit belge.

Depuis le jour où il a fondé une gazette, *Uylenspiegel* a longuement et profondément réfléchi aux moyens de provoquer la renaissance de notre esprit et la récomposition de notre langue. Malgré la fécondité traditionnelle de son esprit inventif, le pauvre hère n'avait trouvé dans sa cervelle aucune idée, aucun remède pour raviver ces parties morbides de notre nationalité, lorsqu'une mesure prise par les spirituels rédacteurs du spirituel *Figaro* de Paris vint subitement jeter une vive lumière dans son esprit, et dissiper les fumées de la bière qui en obscurcissaient les lanternes.

En sa qualité de Belge, *Uylenspiegel* est un buveur de bière et un amateur de beefsteaks; il n'a pu par conséquent créer le moindre vaudeville, et il est bien naturel qu'il emprunte à ses voisins nés malins les spécifices qu'il est incapable d'inventer lui-même.

Aussi à peine *Uylenspiegel* eût-il appris par la prose spirituelle du spirituel *Figaro*, la spirituelle fondation des spirituels diners destinés à régénérer l'esprit français, qu'il s'écria dans la joie de son âme:

— Voilà notre affaire; l'esprit belge et la langue belge vont relever! Fondons le diner d'*Uylenspiegel*.

C'est cette idée que nous mettons aujourd'hui à exécution; nous allons dîner une fois par mois avec une bonne partie des gens dont nous avons parlé dans notre gazette, et grâce à ces agapes mensuelles, nous réveillons l'esprit belge et nous ressuscitons la langue idem.

En conséquence, nous avons adressé à tous ceux que nous croyons aptes à réédifier avec nous cet édifice chancelant, une circulaire ainsi conçue:

« Monsieur,

« Tout le monde sait que l'esprit belge s'assoupit, et que la langue belge est bien près de disparaître. Nous voulons mettre des mexas au premier et truffer la seconde de locutions nouvelles et piquantes. Si vous vous sentez capable de coopérer à cette double restauration, venez travailler à celle de votre estomac dans les vastes salons de l'*Épaulé de Mouton*, le vendredi 24 novembre prochain, à cinq heures précises.

« P. S. Munissez-vous de dix francs, d'un calembour et d'une phrase belge, si vous ne voulez pas vous concentrer d'un saucisson à l'ail.

« Inutile de mettre des gants.

UYLENSPIEGEL. »

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des résultats de notre entreprise.

BÉNÉDICT.

## BRIC A BRAC.

Deux habitants de Molenheek se disputaient la propriété d'un chien; le juge de paix après bien des prises de bec entre les parties, ne parvenant pas à se former une opinion, conçut la pensée hautement spirituelle d'envoyer une citation pour comparoir, au chien. Avec la docilité qui distingue ces quadrupèdes, le nôtre fut exact au rendez-vous ainsi que les deux propriétaires.

Messieurs, dit le juge de paix, nous allons couper le chien en deux et vous aurez chacun la moitié. Notre homme qui connaît la Bible s'était dit, celui qui est la véritable mère du chien ne peut manquer de se révéler dans cette circonstance; mais hélas! tous deux restèrent muets, et le chien, un chien philosophe sans doute, prit le parti de s'asseoir gravement sur un endroit voisin de sa queue. Le juge de paix alors, eut une idée sublime, un éclair de génie. Monsieur dit-il, à l'un des adversaires, appelez le chien, et s'il répond à votre voix, c'est que vous serez bien réellement son propriétaire. Le plaideur appela Fidèle, et la bête alla vers lui en agitant la queue avec une satisfaction visible. Le jugement allait être porté, lorsque l'adversaire demanda la contre-épreuve qui lui fut accordée: le chien fut remis à la place qu'il occupait d'abord, et lorsqu'il eut incliné la partie postérieure de son être vers le plancher, le second plaideur appela Zémir. Chose étrange, Zémir obéit à sa voix et alla vers lui en agitant la queue avec non moins de satisfaction que la première fois.

Le juge resta confondu; pour nous ce chien est l'incarnation de bien des électeurs qui répondent toujours, soit qu'on les appelle Fidèle, soit qu'on les appelle

Zémir; et cela parce qu'un morceau de foie est toujours bon à prendre d'où qu'il vienne. Dans ces lignes je n'ai voulu qu'appliquer la peine du talion; je trouve qu'un homme qui cite les chiens mérite d'être cité.

Une discussion fort vive s'était élevée dernièrement dans une commune du Hainaut entre catholiques et libéraux; ils se reprochaient mutuellement leurs excès. Enfin, dit un catholique, une chose est bien avérée, c'est que vous chantez contre les curés et qu'ils ne chantent pas contre vous. Et qui vous dit, répond le libéral, qu'ils ne chantent pas contre nous! puisqu'ils chantent en latin pour qu'on ne les comprenne pas!

On vient de découvrir un remède contre les cheveux gris, c'est une brosse électro-magnétique, dont il suffit de se frictionner le cuir chevelu pendant quelques jours pour voir reparaitre la nuance primitive de sa chevelure. L'auteur de l'invention publie un petit livret, où il prouve qu'on peut devenir gris d'un jour au lendemain, et que par conséquent, la brosse magnétique est nécessaire à tout le monde. A l'appui de son dire, le spirituel coloriste cite des exemples nombreux de blanchissement foudroyant; en voici un qui m'a vivement frappé:

« L'auteur de l'article zoologie dans l'encyclopédie, parle d'un monsieur qui en se mariant à l'âge de quarante ans avait la chevelure noire, et au retour de son voyage de nocces, ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient devenus TELLEMENT BLANCS que les amis eurent de la peine à le reconnaître. »

On a connu des hommes qui avaient considérablement jauni en revenant de leur voyage de nocces. On en a connu d'autres qui avaient la tête surchargée d'ornements; mais rarement depuis que le monde existe, on a vu blanchir un mari plus vite qu'une pièce de toile, et cela au début de la lune de miel. Une grande frayeur peut-être cause d'une pareil accident; mais alors je me demande ce que le malheureux mari pouvait avoir découvert de si extraordinaire chez son épouse. Avait elle une fausse natte? de fausses dents? un faux intérieur de corset? enfin, était-elle complètement fausse, et chez elle tout était-il postiche? Cela c'est vu, et il ne faut pas remonter jusqu'à l'antiquité pour cela! Ce qui est clair, c'est que si le mari était blanc, la femme n'était pas blanche.

Je cours acheter une brosse blague-magnétique, car on peut avoir des accidents aux cheveux sans être marié; au dire de l'auteur de la nouvelle invention: « Le docteur Isvard rapporte que les cheveux d'une jeune personne de 17 ans, changeaient de couleur toutes les fois que cette dernière avait une fièvre qui lui était particulière. Ils passaient d'un blond agréable à un rouge sale et reprenaient leur couleur naturelle à mesure que la fièvre diminuait. »

Voilà un exemple effrayant entre tous: vous épousez une femme d'un blond agréable, et quelques jours après vous jouissez d'une moitié rouge sale, c'est le cas de la brosse, et de la brosse sans relâche; brossez-là sans cesse et la brosez. Je demande qu'on élève une statue à l'inventeur. Le piédestal sera un pot de pommade; le grand homme s'appuiera sur un peigne, et tiendra d'une main sa brosse en prenant la pose d'un cantonier du chemin de fer. Il faudrait que l'exécution eut lieu sur une des places publiques de Jodoigne.

On lit dans l'*Émancipation*:

« Une proclamation anonyme sans nom d'imprimeur répandue à profusion dans la Campine, affirme que M. Coomans est franc-maçon et qu'on est prêt à en fournir la preuve. Voici notre réponse: M. Coomans remettra deux mille francs..... aux hospices de Turnhout le jour où cette preuve sera fournie. »

M. Coomans est un plagiaire, il y a longtemps que j'ai cette conviction ainsi que *Jeanne Goetgebuur*, mais pour le coup il imite M. Lob d'une façon trop manifeste. Offrir deux mille francs à celui qui prouvera que l'eau Coomans ne fait pas repousser les franc-maçons dans les arrondissements les plus chauves est une vieille rengaine qui me rappelle celle de ce quidam qui offrait

100,000 francs à celui qui prouverait que l'acide pi-usique ne fait pas disparaître instantanément les taches de rousseur sur les figures les plus ravagées. La réclame Coomans n'a pas fait grand effet, parce que sur les quelques centaines d'électeurs qui ont envoyé ce député à la Chambre il n'y en a que vingt qui sachent lire; mais Bilboquet trouvera que M. Coomans est digne de sauter sur le tremplin de la renommée.

NOËL TISSERAND.

## CHRONIQUE DRAMATIQUE.

### THÉÂTRE SAINT-HUBERT.

N'allez pas voir les *Viveurs de Paris*, non pas madame parce que la pièce est trop décollée, mais parce que la pièce est trop peu amusante. Lorsque des écrivains de l'espèce de M. de Montépin veulent avoir bon ton, ils deviennent ennuyeux et solennels; n'est-ce pas le cas de leur rappeler la Fontaine: *Ne forçons point notre talent, nous ne ferions rien avec grâce.*

J'aime mieux vous parler d'une petite pièce de M. Clément Caraguel, *le Bougeoir*. C'est un rien, mais c'est un rien charmant. Il s'agit d'une femme, qui, après une soirée qu'elle vient de donner, trouve, à son grand étonnement, un adorateur dans son appartement; le mari rentre, et, pour éviter tout esclandre, elle cache l'intrus dans sa chambre à coucher; quoique deux heures soient sonnées, monsieur a envie de causer; il raconte à sa femme une aventure scandaleuse dont on lui a parlé au club le soir même; l'aventure est vieille comme le monde: un lion a été trouvé caché dans la cage d'une tigresse mariée; c'est vieux, mais c'est toujours amusant. Il raconte aussi le pari que vient de gagner un monsieur Wilson; il s'agissait de faire dans Paris un trajet plus ou moins long, les yeux bandés, sans autre guide qu'une canne. Madame se récrie; elle déclare la chose impossible, et défie son mari d'aller lui chercher, les yeux bandés, un flacon qui se trouve sur la table de sa chambre. Le mari accepte; il se laisse bander les yeux; madame ouvre la porte, l'amoureux sort, et, pendant que monsieur cherche un flacon imaginaire, il quitte l'appartement inhospitalier à la lueur d'un bougeoir dont madame lui fait cadeau. Celle-ci promet à son mari de lui expliquer pourquoi elle l'a envoyé chercher sur sa table un flacon qui n'existait pas. Ainsi finit la pièce. Elle s'appelle *le Bougeoir* parce qu'elle ne s'appelle pas le quinquet ni la lampe, ni autre chose enfin, et qu'il fallait bien baptiser l'enfant. Pourquoi vous appelez-vous Paul ou Pierre? Vous n'en savez rien, et on dit cependant que vous êtes un charmant garçon; donc *le Bougeoir* s'appelle *le Bougeoir*, et c'est une charmante pièce. M<sup>lle</sup> Simiane marivaude fort agréablement; quant à M. Ribes, on dirait qu'il ne prend au sérieux que les rôles de drame, et que les autres lui pèsent. A force d'exercice, les cordes graves de sa voix ont pris un développement tel qu'on croirait l'acteur victime d'un enrouement chronique. Le rôle du mari dans *le Bougeoir* devait être joué avec plus d'abandon, de légèreté, et surtout d'une voix moins monotone.

La reprise de *la Question d'argent* a eu lieu l'autre soir au bénéfice de M<sup>lle</sup> Debrou. En choisissant ce spectacle, elle a fait preuve de goût. La pièce n'était pas sue, loin de là; aussi ne donnons nous pas notre opinion comme définitive en disant que l'exécution a été en dessous de ce qu'elle était l'an passé.

Dans le rôle de René, M. Bary est impossible; son débit précieusement affecté, son jeu fatigant et heurté, le font supporter avec peine dans la plupart des pièces, mais jamais il n'a paru aussi insuffisant que dans *la Question d'argent*. C'est que non-seulement il a à lutter contre un rôle au-dessus de ses forces, mais encore contre le souvenir de Monrose, qui jouait René avec un charme tout particulier; c'était, je crois, son meilleur rôle.

M. Lamarre a de la rondeur, on le sait depuis longtemps; mais il aurait bien fait de ne pas nous en faire part de nouveau dans le rôle de Durieu; ce n'était pas le moment. Il fausse complètement ce rôle où le geste carré de Domingue était bien mieux en situation.

M. Berlingard donne une couleur à son personnage, mais c'est tout; il ne s'occupe pas des nuances. Il bredouille tout son rôle sur le même ton; il fait de Jean Giraud une espèce de bourru mal appris, qui a toujours l'air de lancer des invectives. Ce ton ne convient nullement, et ici encore nous devons regretter M. Rolland.

M. Marius joue M. de Cayolles d'une façon remarquable. Il est impossible de mettre dans un rôle plus de dignité, de noblesse et de distinction.

M. Lafaye fait de M. de Roncourt un épicier ridicule, un épicier d'il y a vingt ans. Il devrait bien changer son costume et sa tête.

La comtesse Savelli est une des meilleures créations de

M<sup>lle</sup> Simiane; elle a été tout à fait à la hauteur d'elle-même, ainsi que M<sup>lle</sup> Delrou.

M<sup>lle</sup> Delort est ravissante de grâce et d'esprit dans le rôle de Mathilde, que M<sup>lle</sup> Gillon écrasait sous sa désespérante nullité. M<sup>lle</sup> Delort nous a pour ainsi dire révélé des mérites inconnus dans la pièce de M. Dumas; elle a mis en relief bien des passages qui avaient passé inaperçus.

M<sup>lle</sup> Kuntz joue avec dignité le rôle de M<sup>lle</sup> Durieu.

### VARIÉTÉS AMUSANTES.

Le répertoire des *Variétés amusantes* n'est pas assez varié, le public se lasse de voir toujours la même chose, quelles que bien jouées que soient du reste les pièces qu'on lui offre. *Voltaire chez les Capucins* est un vieux vaudeville, les événements se sont chargés d'en faire une pièce de circonstance; déjà à la fin de la campagne dernière, lors de la discussion de la loi des couvents, *Voltaire* avait été évoqué et le succès qu'il obtint alors a engagé l'administration à le reprendre cette année; peut-être l'approche des élections était-elle pour quelque chose dans cette reprise, sans être dans le secret je crois pouvoir répondre affirmativement. Ce vaudeville en lui-même n'a pas grand attrait, si ce n'est qu'on y voit les bons pères caresser la dive bouteille et la femme du prochain. *Voltaire* qui est hébergé dans le couvent sous un nom d'emprunt surprend les capucins et fait assister à ce singulier spectacle un père barbare qui voulait que son fils prît les ordres afin de l'empêcher d'épouser une hérétique. Les bons pères veulent mettre *Voltaire* dans un in-pace mais le malin vieillard avait écrit à l'archevêque de Besançon, un de ses amis, et il reçoit la réponse juste au moment où on allait l'enfermer. En entendant le nom de l'archevêque tous les capucins se prosternent. La lettre ordonne probablement de ne pas retenir le novice, quoique la réponse de *Voltaire* à la personne qui s'informe du contenu puisse en faire douter: la lettre, dit-il, m'annonce que le ministère est changé. M. Villot inventant l'année passée cette invraisemblable et spirituelle réponse a fait une prophétie. Entre autres originalités on voit dans cette pièce un mari qui porte sa femme sur ses épaules, je ne parle pas au figuré: c'est le jardinier du couvent, qui ne pouvant s'habituer à vivre loin de sa moitié, l'introduit dans la sainte demeure cachée dans une hotte parmi des fleurs. Grâce à M. de *Voltaire* il ne porte pas autre chose!

*Jeanne et Jeanneton* est une des bonnes pièces de M. Scribe; elle est sentimentale et gaie tout à la fois; il est inutile de dire que l'intrigue est bien conduite et que la pièce est habilement charpentée. Je ne sais de quelle année est le vaudeville, mais c'est du Scribe de la bonne manière.

M<sup>lle</sup> Jeanne est une charmante et spirituelle Jeanneton; je doute que le rôle ait jamais été mieux joué sur aucun théâtre, Jeanne et Jeanneton ont en M. Villot un père de beaucoup de talent.

NOËL TISSERAND.

*Sans nous engager précisément, nous avions promis à nos abonnés de faire en sorte de continuer à publier quelques dessins de FÉLICIEN ROPS.*

*Nous sommes en mesure aujourd'hui de promettre formellement, pour l'année qui va s'ouvrir, un dessin par mois, tiré avec soin et imprimé sur beau papier.*

## ZIGZAGS.

Depuis qu'il n'est plus question d'illuminer de passages, le docteur Crommelinck s'est creusé la tête pour trouver un moyen quelconque de radouber sa célébrité qui commençait à s'avarier.

Les cours gratuits d'anthropologie que donnait, l'hiver passé, dans ses salons, le docteur Crommelinck, peuplaient les-dits salons d'une société assez distinguée, dans son essence, pour avoir motivé une protestation de la part des autres locataires du numéro 18, de la Galerie du Roi.

Or, il paraît que le docteur Crommelinck éprouve, aux premiers froids, le besoin de donner un *cours gratuit d'anthropologie* ou de... vous savez quoi.

Ça est nécessaire à son existence, à cet homme.

Il a donc choisi, cette année, pour local destiné à retentir de son éloquent parole, le dispensaire Vésale situé rue de la Colline, 18.

Vous me demanderez peut-être ce que c'est que le dispensaire Vésale?

Vous le saurez bientôt: — voici comme on l'en raconte l'origine:

Un soir de cours gratuit, comme le célèbre docteur attendait chez lui des auditeurs qui n'arrivaient pas, — son gendre, le sieur Delapierre lui tint à peu près ce langage:

« Dites donc, beau-père, depuis les fêtes de juillet, où vous avez été président d'une commission composée de vous tout seul, — vous n'avez plus été président de rien de tout. N'est-ce pas scandaleux? »

— Oui, mon gendre: et cet état de choses doit cesser! Il faut absolument que je préside quelque chose.

— Beau-père, à mon avis, vous ne pouvez pas vous en dispenser. Ce dernier mot fut pour le docteur un trait de lumière: Eureka, s'écria-t-il, en se frappant le front: je ne peux m'en dispenser... oui, je vais en fonder un, de dispensaire!

Le dispensaire Vésale était trouvé!

Voulez-vous la définition de l'institution? Je vais vous la donner; oyez:

C'est (d'après le règlement organique) une association philanthropique, par souscriptions et dons volontaires, ayant pour but de faire traiter gratuitement les personnes peu aisées, de leur faire délivrer des médicaments gratuitement ou à prix réduits, et enfin de populariser les connaissances hygiéniques. Voilà!

Mais c'est trop longtemps nous arrêter aux bagatelles de la porte: — entrons dans l'intérieur de l'organisation du dispensaire.

Le règlement (toujours organique) nous apprend à l'article 13, que:

1° Le fonds social est inaliénable;

2° L'actif du dispensaire constitue la seule garantie des engagements contractés par le dispensaire Vésale;

3° Aucun membre n'est engagé ni obligé dans le passif au delà de sa cotisation.

La cotisation du membre effectif est de cinq francs au moins d'après l'article 20.

Si, après ça, on hésite!...

Permettez-moi maintenant de vous présenter un morceau de l'article 14:

« Les différentes sommes constituant le fonds social sont employées à l'achat de fonds publics. Les titres sont confiés à la garde du président... »

Paraissez, article 23:

« Les dons et legs doivent être fait au *Dispensaire Vésale* dans la personne du président, nominativement désigné à cet effet. » L'article 24 nous notifie que le président, élu en assemblée générale pour un terme de cinq années, est rééligible.

Attention à l'article 25, s'il vous plaît!

« Par exception aux prescriptions de l'article précédent, en récompense des services qu'il a rendus à l'œuvre comme FONDATEUR du *Dispensaire Vésale*, le docteur СРОММЕЛИНСК, de Bruxelles, est déclaré PRÉSIDENT A VIE, ainsi que chef de section des... »

Je n'oserais poursuivre la citation. — L'essentiel à savoir, c'est que le docteur Crommelinck est le fondateur-président du *Dispensaire Vésale*.

Vous me demanderez peut-être qui fera les frais des médicaments gratuits, mais futurs, nécessaires au service du dispensaire plus ou moins vésale?

— Parbleu! les pharmaciens associés au dispensaire: c'est entendu!

Vous comprenez comme les apothicaires de la capitale, gens d'un désintéressement notoire, vont s'empresser de s'affilier au dispensaire du docteur Crommelinck!

L'article 36 prescrit gravement leurs devoir à ces personnalités attendus par la sœur Anne du *Dispensaire Vésale*: — ils devront fournir les médicaments au prix de revient pour compte du dispensaire, et avec 50 pour cent de remise sur le prix de vente habituel pour le compte des malades munis d'une recommandation du confidentiel président....

C'est simple et beau comme l'antique: les apothicaires font queue au dispensaire pour se faire inscrire... La charité est si puissante!...

Voilà ce que c'est que le *Dispensaire Vésale*: c'est tout récent!

Je n'ai pas été visiter le local, mais je compte y passer toutes mes soirées...

N'induisez pas de là, du moins, tecteurs méchants, que je projette le suicide...



Chaque jour vient ajouter un chapitre nouveau à l'éternelle histoire des *Fourberies de ces dames en matière de sentiment*.

Je vais, si vous le permettez, détacher quelques fragments du roman qu'élaborait, le mois passé, un banquier connu avec une actrice du Vaudeville. — Comme cette personne est une femme mariée, et que je ne veux pas la compromettre, je l'appellerai seulement par son petit nom: Hiéronyme. — Il est du reste assez coquet, assez en dehors du commun, pour constituer une désignation suffisante.



Hiéronyme attendait à midi la visite de son Arthur, lequel jouit de beaucoup de livres de rente et d'une honorable maturité....

A onze heures et demie elle s'absente: — seulement, avant de partir, elle étale sur une table quelques bijoux, fruit de son travail. Elle fait à sa servante quelques recommandations, et va faire un tour de promenade.

A midi, arrive Arthur, exact comme une montre Breugel. Il trouve la servante l'air soucieux et la larme à l'œil.

— Madame n'est-elle pas ici, demanda-t-il?

— Non, monsieur, mais elle va rentrer. Ah! monsieur, c'est que madame a tant de chagrin: si vous saviez, monsieur, elle a, figurez-vous, un billet à payer aujourd'hui; et madame n'a pas un sou. — J'ai bien dit à madame: que ne demandez-vous à monsieur de vous aider; je connais le bon cœur de monsieur, et monsieur ne vous laisserait pas dans l'embarras. Mais madame aime tant monsieur qu'elle n'ose pas lui confier sa position: elle a peur que monsieur ne la croie intéressée, et elle m'envoie mettre au mont-de-piété les bijoux que voilà: elle se dépouille

complètement la pauvre madame! — Il lui faut 200 francs dans une heure!

Inutile d'ajouter que Hiéronyme n'avait aucune espèce de billet à payer, — et qu'Arthur, attendu, à la rentrée de la belle, n'eût rien de plus pressé que de lui offrir les 200 francs convoités.

Et d'un trait. — Autre de la même fabrique :



On attendait un autre Arthur : c'était sa première visite. Hiéronyme possédait en ce moment dix francs pour toute richesse : il importait de frapper un grand coup.

Hiéronyme eut alors une de ces inspirations qui ne viennent qu'aux boursicoteurs émérites, prêts à naufrager, et qui jouent leur va-tout.

Elle envoya acheter par sa bonne cinq ou six bouquets qu'elle dispose artistement, et bien en vue, dans tous les vases disponibles... les vases de jour, bien entendu.

Elle sort pour une demie-heure, laissant toujours la suivante munie des instructions nécessaires.

Arthur fait son entrée :

— Asseyez-vous, monsieur : madame va rentrer.

Monsieur s'assied, et ne peut faire autrement que de remarquer le jardin improvisé dans le salon de la dame!

— Que diable signifient tous ces bouquets?

— Comment, monsieur, vous ne savez pas? Mais c'est aujourd'hui la fête de madame : tous ces messieurs ont apporté leur bouquet, avec de biens beaux cadeaux, allez!

Frapé au cœur par l'arme à double détente de la jalousie et de la vanité, Arthur prend son chapeau, et court chez Kusnick acheter un bracelet de trois cents francs : il le rapporte triomphant à Hiéronyme, qui était rentrée, et attendait avec la confiance d'une femme sûre de ses calculs.

Le soir même le bracelet était métamorphosé en espèces sonnantes.

La magnificence princière de l'Arthur trouve son explication dans cette circonstance qu'il était encore candidat au bonheur... puisque bonheur il y a.

A-l-il consulté son calendrier? Je ne sais : mais il y aurait vu qu'on était ce jour là la saint Maclou.



L'Université de Bruxelles compte au nombre de ses professeurs de droit un homme d'un grand savoir et du caractère le plus estimable, M. Oulif. — Ce n'est toutefois pas une raison à lui

pour prononcer en chaire des phrases d'une vérité aussi incontestable que celle-ci, recueillie et notée avec soin par un élève consciencieux :

« La loi est obligatoire quand elle est promulguée : mais elle n'est pas obligatoire avant sa promulgation. »



Dans le corridor de la loge maçonnique de Bruxelles, il y a une inscription plus ou moins infernale; un membre a proposé de mettre au-dessus de cette inscription, cette autre :

LIS, MAÇON!



Les troupes de la garnison revenaient du champ de manœuvres. M. O... , Français, marchand de vins en tournée, s'étant de ce déploiement de fusils de munition.

— D'où viennent donc tous ces soldats?

— Ils ont été ici près exécuter la bataille d'Isly.

— Tiens! tiens! je croyais qu'Isly était en Allemagne... ou en Italie.

VICTOR HALLAUX.

M. Édouard Lassen, — dont l'opéra *le Roi Edgar*, après s'être vu fermer les portes du Théâtre de la Monnaie par les cerbères du comité de lecture, a été représenté avec un succès éclatant à Weimar, — vient d'être nommé par S. A. R. le duc de Weimar, deuxième maître de chapelle et chef d'orchestre de l'opéra. On comprendra l'importance de ces fonctions, lorsqu'on saura que c'est Liszt lui-même qui a la direction suprême de la musique grand-ducale.

— Notre prochaine chronique musicale parlera des matinées musicales de musique classique, inaugurées le mois dernier, dans la salle du Cercle artistique, sous la direction de M. Steveniers.

Les éditeurs de l'ouvrage *Uylenspiegel au Salon* prient les personnes habitant la province et auxquelles l'ouvrage a été envoyé sur leur demande, de leur en faire transmettre le prix en timbres-postes.

**THEATRES.**

Pièces en vogue.

- THÉÂTRE ROYAL. — *Maitre Pathelin, Chloris*, ballet.
- THÉÂTRE DES GALERIES. — *La Question d'Argent, le Bourgeois, Agneessens*.
- THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Le Fou par amour, A la Bastille*.
- THÉÂTRE DES VARIÉTÉS AMUSANTES. — *Voltaire chez les Capucins, Jeanne et Jeanneton, Miel et Vinaigre*.
- THÉÂTRE DU PARC. — *Troupe de M. Kats : Zy is krankzinnig, drame. Hedelstaf en Lauweren. Fortunatus Beurze, vaudeville. D'Historie van Duimke' zoon*.
- THÉÂTRE MOLIERE. — *La Mère de Famille, Henriette et Charlot*.
- CIRQUE LOISSET. — Représentation tous les soirs.
- CASINO DES GALERIES SAINT-HUBERT. — Tous les soirs concert.
- PARADIS DES ROSES. — *Marie ou le sacrifice d'une Mère*.
- CHATEAU DES FLEURS. — *M. Lafleur, la Femme à deux Maris*. — Tous les Dimanches GRAND BAL.

**UYLENSPIEGEL.**

ANNONCES.

CONDITIONS AVANTAGEUSES.

TRAITÉ A FORFAIT.

**LISTE**

Des principales Sociétés particulières et principaux Cafés,

où Uylenspiegel se trouve exposé durant toute la semaine aux yeux des lecteurs.

**SOCIÉTÉS.**

- Société de la Grande Harmonie. Société Thalie.
- Société de la Philharmonie. Société du Commerce.
- Cercle artistique et littéraire.

**CAFÉS.**

- Café des Mille Colonnes. Café Suisse.
- Café des Arts. Café de la Renommée.
- Café Royal. Café du Théâtre.
- Café du Lion belge. Café de la Renaissance.

OFFICE DE PUBLICITÉ,  
39, Mont. de la Cour.

**DENISE**

PAR AURÉLIEN SCHOLL.

PRIX : 50 CENT. PRIX : 50 CENT.

**OCCASION**

D'UNE GRANDE PARTIE DE CHAINES DE MONTRES D'OR,

Au Bureau de Change, rue Neuve, 2.

Toutes les montres sont garanties. — Achat et échange d'or, d'argent et diamants.

Faire attention au n° 2, première maison en entrant par la Monnaie.

OFFICE DE PUBLICITÉ,  
39, Mont. de la Cour.

**BÉRANGER**

CHANSONS INÉDITES.

PRIX : 6 FR. PRIX : 6 FR.

LE TOUT VÉRITABLE

**GENIÈVRE DE SCHIEDAM**

DE LA MAISON J.-A.-J. NOLET, DISTILLATEUR.

VENTE PAR TOUTES LES OCCASIONS.

**LIQUEURS FINES DE HOLLANDE,**

de la maison HULSTKAMP et fils et MOLYN, distillateurs, A ROTTERDAM.

Curaçao, Anisette double, etc., Elixir d'amer, Rhum de la Jamaïque, idem blanc, Arac de Batavia, Cognacs vieux, 5/6 de Barcelone, Esprit fin, etc.

H. STAMS, 55, rue de la Vierge-Noire, à Bruxelles.

**CAFÉ DE FRANCE**

Tenu par LACOUR, rue des Bouchers, 19, à Bruxelles.

SALONS ET CABINETS DE SOCIÉTÉ. — DINERS A LA CARTE, DINERS A PRIX FIXE.

DINERS à 1.50 : 3 plats au choix, légumes et dessert. — DINERS à 2 fr. : 4 plats au choix et dessert.

VIN DE BOURGOGNE, CHAMPAGNE, VIN DU RHIN, etc.

**DÉPÔT D'HUITRES D'OSTENDE.**

Potages, » 30	Tête de veau, tortue, » 25	Liqueurs, » 25
Beefsteak aux pommes, » 85	Rognons sautés, » 75	Absinthe, » 25
— — champignons, » 25	Légumes de la saison, » 25	Boonckam, » 15
Filets, madère, » 25	Café et cognac, » 40	Amer de Hollande, » 15
— champagne, » 25	Café, » 25	Schiedam vieux, » 15
Tête de veau, vinaigrette, » 60	Cognac, » 25	Faro. 1 <sup>re</sup> qualité, » 14

Bière Anglaise, de Bavière, de Louvain, Lambic, etc.

Toutes les consommations sont garanties de premier choix.

**LAMPES CARCEL**

Changement de domicile. GAILLIARD, breveté du roi.

Ci-devant, rue des Sois, 14, actuellement rue du Bois sauvage, 5, près Sainte Gudule, fabricant d'ornements d'église en métaux, lampes et tous autres genres d'ouvrages. Il continue à faire les restaurations à neuf des objets d'art antiques et modernes, tels que pendules, lustres, candelabres et lampes. Nettoie le Carcel à 3 fr. le modérateur à 1 fr. 50, fait la dorure, l'argenture, le bronze et la dorure or vernis.

**ALFRED TAMMAN**

HORLOGER DES CHEMINS DE FER

Rue de la Putterie, 58.

5.000 PENDULES depuis 4 fr. Pendules d'Allemagne, en gros et en détail. — Horloges pour chemins de fer.

A LA VILLE DE LONDRES

45, rue de la Putterie, à Bruxelles.

**ÉDOUARD BROGNIEZ.**

LINGERIE CONFECTIONNÉE EN TOUTS GENRES.

Toutes et mousselines, aunages, nouveautés, blondes de soie, toiles, linges de table, piqués, rideaux, calicots, flanelles, cotonnades fines et communes, doublures de toutes espèces, orléans, mérinos de France, cravates, châles, etc.

PRIX FIXE.

**CARTES DE VISITE,**

Lettres de faire-part et d'invitations. — Papeteries.

**J. TARDIF,**

Rue des Paroissiens, 2, Bruxelles.

**CHEVELURES POSTICHES**

EN DENTELLE CHEVELUE, dernière perfection. Exposition Univ. de 1853. Ces ouvrages, tels que PERUQUES, TOUETS, TOURS, NATTES, BANDEAUX, etc., sont d'une grande légèreté; ils ont la propriété de ne pas se rétrécir et imitent la nature au plus haut degré.

Prix modérés et garantis. — Expédition. Affranchir.

JULES GOBIERT, coiffeur breveté, rue des Fripiers, 13, à Bruxelles.

**BAINS CALORIGÈNES LOCOMOBILES, BREVETÉS,**

A DOMICILE,

CHEZ E. CLAES-DALIMONT,

Fabricant de Savons et Parfumeries, Chaussée d'Ixelles, en face la rue de Naples.

Ces bains ne se délivrent qu'à domicile et contre remise d'un coupon pris d'avance à l'un des bureaux. — Ils sont divisés en trois catégories, savoir : 1<sup>o</sup> Bain ordinaire à domicile, 1 franc. 2<sup>o</sup> Bain par abonnement de 12 bains, 10 francs. 3<sup>o</sup> Bains immédiats ou express, de jour 2 fr., de nuit 5 fr., après 8 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin.

17, RUE DE L'ECUYER A BRUXELLES

**RESTAURANT**

**AUX TROIS FRÈRES PROVENÇAUX**

TENU PAR J. H. HALIN.

Cet établissement, qui vient d'être fraîchement décoré et repris par M. HALIN, se recommande par sa position au centre de tous les théâtres et près des galeries Saint-Hubert. — Diners, déjeuners et soupers confortables; carte variée; vins de choix; prix modérés. — Salons et cabinets de société.

En vente à l'Office de publicité, 59, montagne de la Cour et chez tous les libraires :

**MANUEL PRATIQUE DU NOTARIAT,**

ou

FORMULAIRE RAISONNÉ DES ACTES NOTARIÉS,

8 FR. PAR M. J. DEBOIS. 8 FR.

OFFICE DE PUBLICITÉ, 59 Montagne de la Cour.

EN VENTE

**ALBERT MAUVAIS**

ROMAN DE MŒURS

PAR ÉMILE LECLERCQ.

**LAMPES ET LUSTRES**

Riches et ordinaires, parfaits comme goût et comme solidité, suspensions, flambeaux et appareils d'éclairage divers.

Maison **PELIX VANDEVELDE**, 32, rue de Brusselsbroeck, Créé en 1828, l'établissement a depuis cette époque, joui d'une réputation toujours croissante, fondée sur la qualité et le bon marché de ses produits.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles